

LIBRAIRIE GARNIER FRÈRES
PARIS

Première partie

Placide et Gédéon

Première partie



Texte et illustrations de Benjamin Rabier

Adaptation réalisée par Marie-Laure Besson
et Dominique Richier



Placide était le nom d'un pauvre chien sans race qui exerçait la profession d'animal savant dans un cirque nomade.

Placide avait tout contre lui : il était laid, maladroit, et n'avait pas la moindre notion des lois de l'équilibre.

Pour un artiste, vraiment, Placide était peu doué.



Aussi, un beau soir de printemps, reçut-il de son patron un congé encore plus brutal que mérité.

Placide se trouva seul dans la campagne, en pleine nuit.

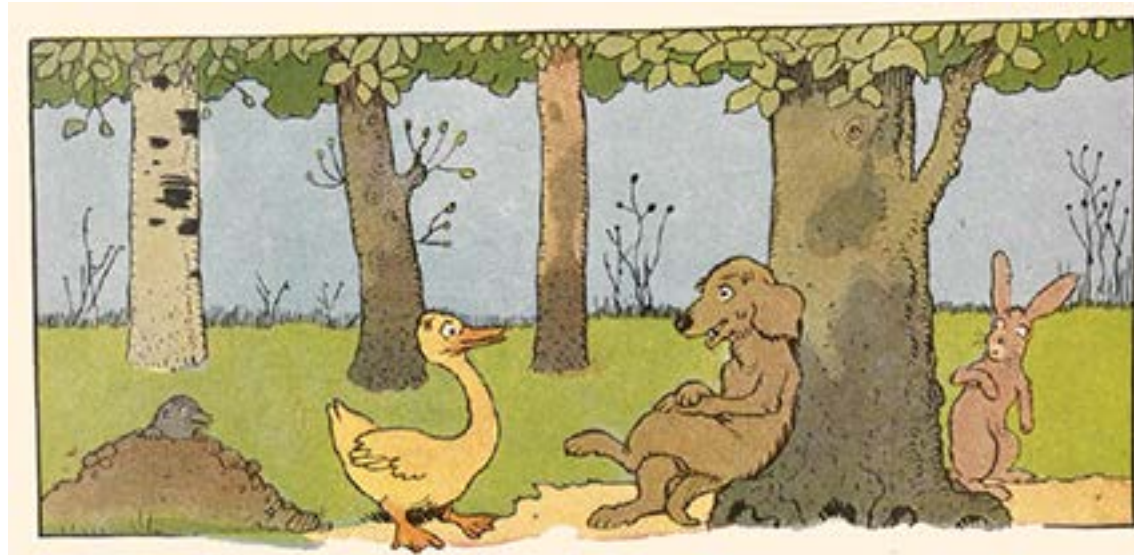
Tout en cheminant sous les pâles rayons de Phébé, il songeait à l'égoïsme, à la sottise et à la duperie parfois de certains hommes, mais ses réflexions ne reflétaient ni animosité, ni rancune.

Placide était bon.



Le jour se leva et sur le chemin apparut
Gédéon le doux et compatissant canard.

Sur son passage, le brave volatile
recevait les compliments des habitants de
l'endroit, car il était aimé, vénéré même.



Gédéon rencontra Placide au pied d'un
arbre.

Le fond de bonté et de grandeur d'âme
qui les animait tous les deux les rendit
aussitôt sympathiques l'un à l'autre.



Le canard et l'ex-chien savant étaient faits pour se comprendre et s'entendre.

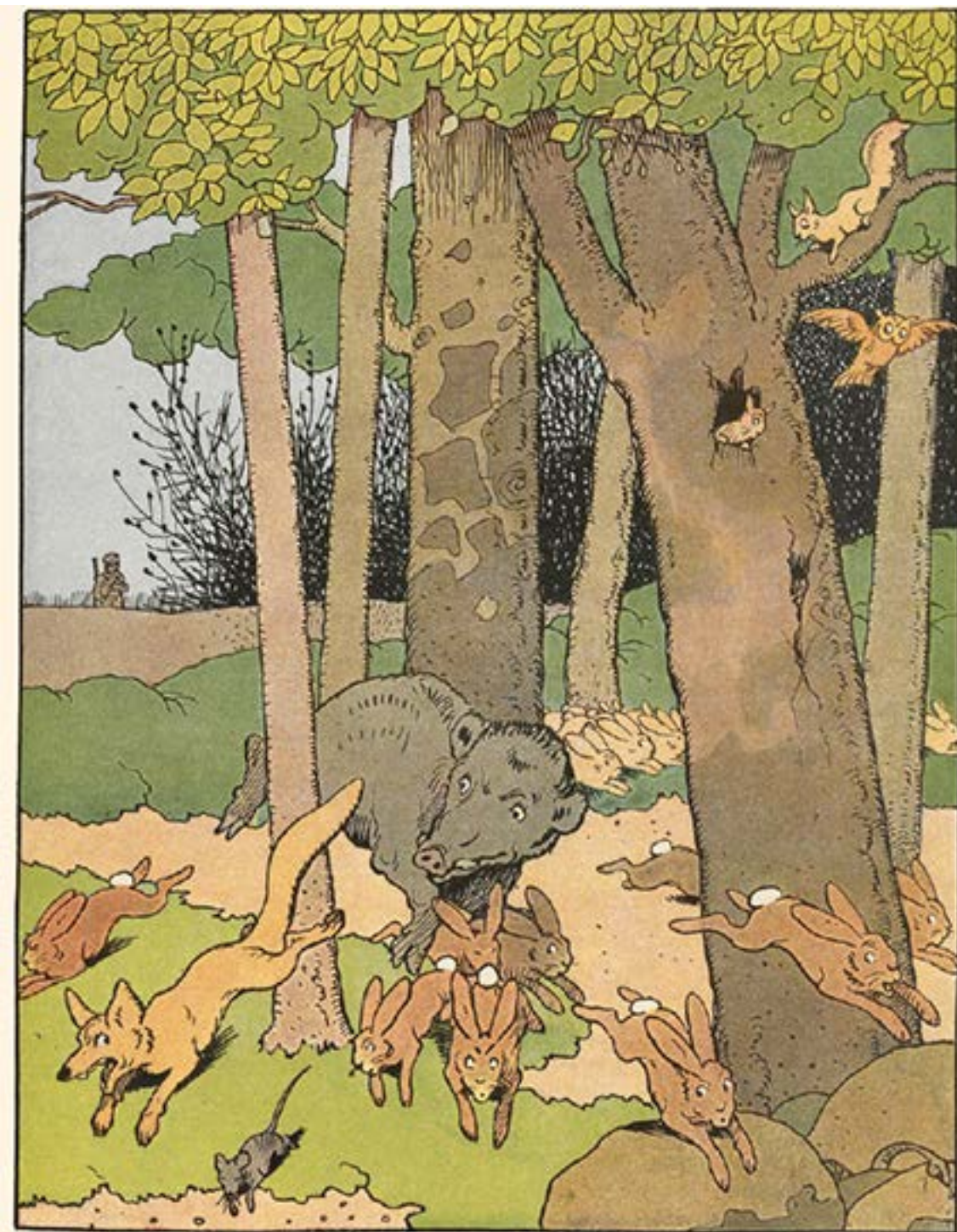
Placide raconta à Gédéon ses aventures.

Il lui dit que, louchant un peu de l'œil droit, il était gêné dans ses exercices d'équilibre.

Mais son maître ne voulut entendre aucune explication.

Il le mit à la porte sans ménagements.

Dès ce moment, Placide et Gédéon devinrent les meilleurs amis de la terre.

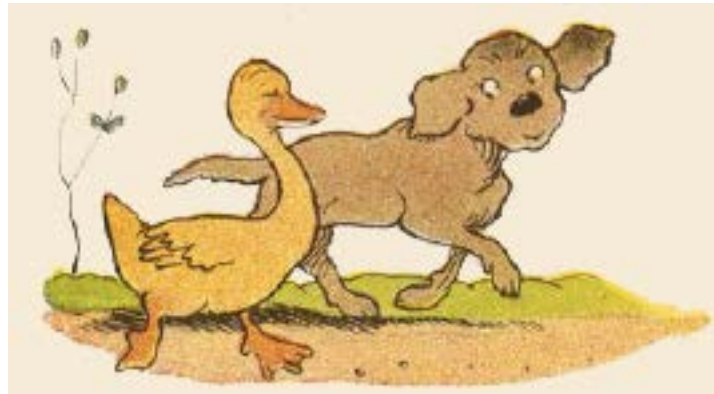


Ils fondèrent sur-le-champ une société
où l'un apportait son inaltérable bonté et
l'autre sa grande pitié.

Les bois d'alentour étaient terrorisés
par un redoutable braconnier du nom de
Gibassier.

Dès que la présence de celui-ci était
signalée à l'horizon, les habitants de la
forêt et de la plaine fuyaient éperdus.

Gédéon connaissait, par le menu, tous les
exploits effrayants de Gibassier.



Ces exploits, le canard les conta à son
ami.

- Il faut lui donner une bonne leçon de
savoir-vivre et d'humanité, proposa
Placide. Où est-il à cette heure ?

- Le voici, répondit Gédéon.

En effet, Gibassier était assis au faite
d'un talus, guettant, bien que ce fût en
temps prohibé, les évolutions d'un lièvre
qu'il poursuivait depuis plusieurs jours.



- Maintenant que tu connais le bonhomme, dit le canard à son compagnon, aide-moi à en débarrasser le pays.

En chemin, les deux amis trouvèrent, près d'une ferme, un piège qui renfermait un furet.

Un peu plus loin, sur un banc, avait été jetée une vieille fourrure hors d'usage : un « renard » dont les poils se détachaient au souffle du vent.

La queue du renard était décousue.



Une idée vint à Gédéon :

- Si nous changions le furet de logement.
Il fait humide dans cette cabane en bois,
il sera plus au chaud dans cette fourrure.

Placide comprit.

Il plaça la déchirure du renard devant le
piège, exactement devant son ouverture.

Celle-ci, actionnée par Gédéon, livra
passage au furet qui changea de local.

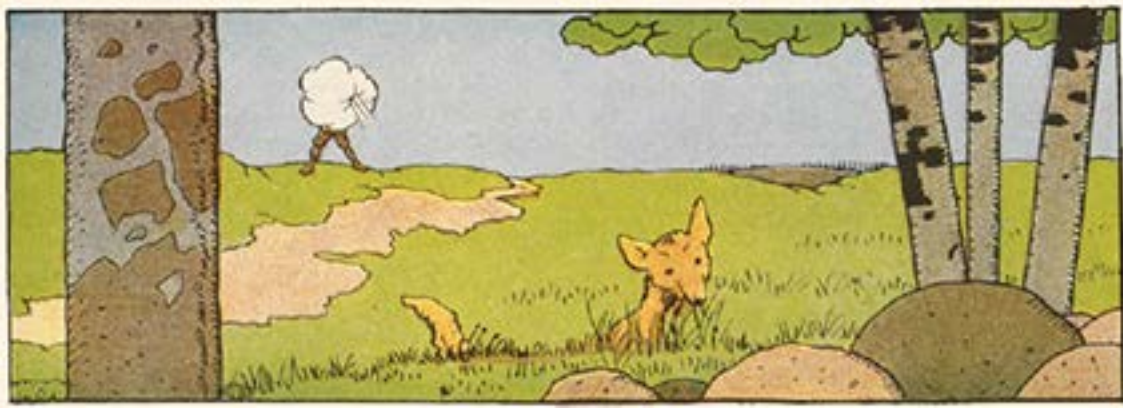


L'animal suivit le long couloir de fourrure jusqu'à la tête du renard, mais là, ne trouvant plus d'issue, il exécuta des bonds désordonnés à la grande joie de Placide et de Gédéon.

Le renard habité fit du chemin.

Harassé, fourbu, suffoqué, le furet s'arrêta aux confins d'une prairie.

À ce moment, Gibassier, qui battait la campagne, vint à passer.



- Un renard !... s'écria le braconnier en saisissant son fusil et en tirant sur le pseudo-gibier.

Gibassier s'élança sur sa proie, la saisit par l'oreille et la secoua fortement.



Dans ce mouvement la fourrure se déchira...

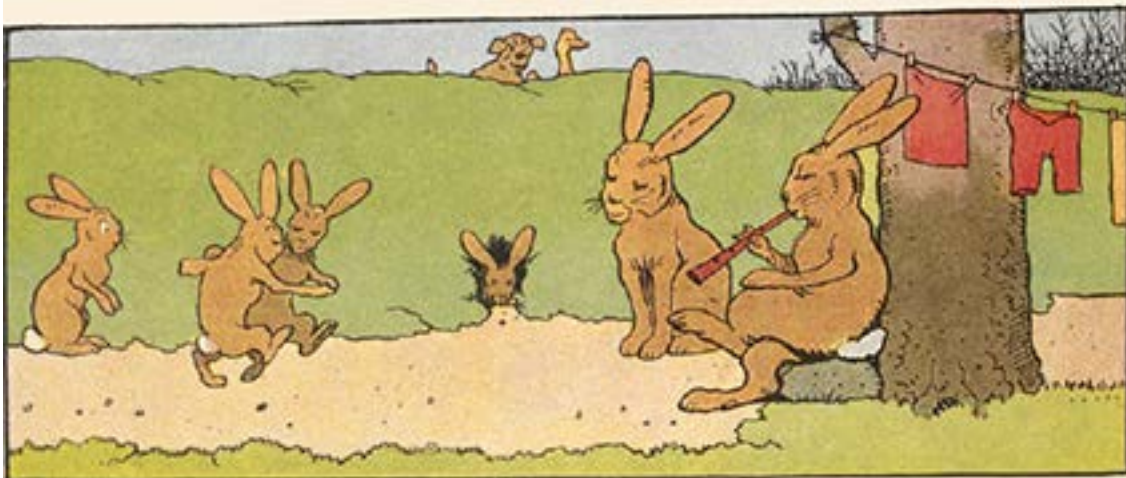


Et le furet, rendu furieux par les plombs qu'il venait de recevoir dans l'échine, s'échappa de sa prison et se jeta sur Gibassier qu'il mordit cruellement au nez.



Le braconnier poussa un cri de douleur, le furet lâcha prise et disparut dans l'herbe.

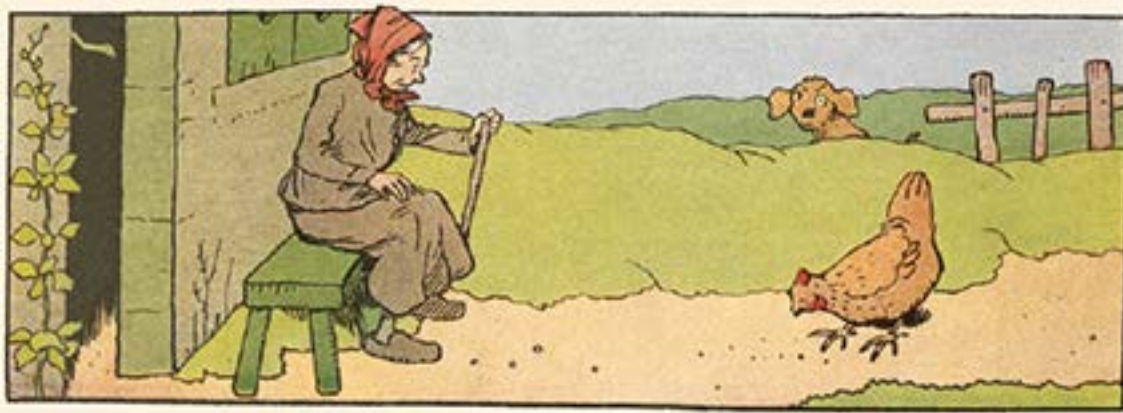
L'homme ne comprit rien à son aventure, il s'enfuit à travers champs en arrosant l'herbe du sang qui s'échappait de son appendice nasal.



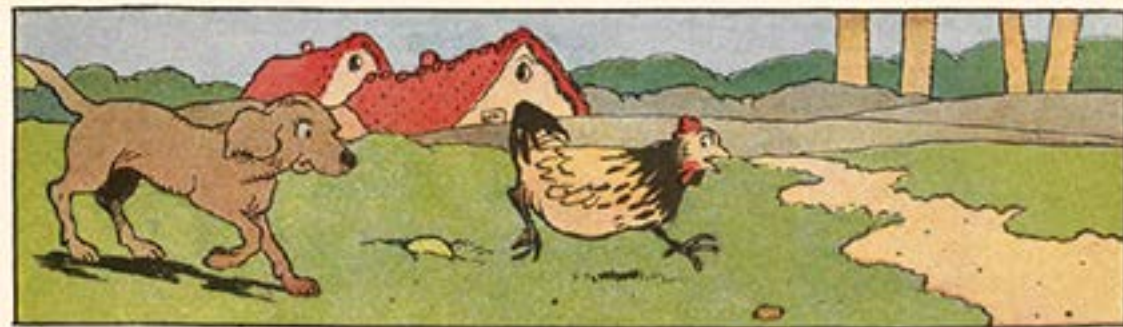
Gibassier, à la suite de cette aventure, quitta le pays, et le gibier environnant reprit ses bonnes habitudes et vécut dans le calme et la tranquillité.



En guise d'épilogue à ce haut fait,
Gédéon et Placide dansèrent le pas du
« Braconnier ».



Aux confins du village habitait une pauvre
vieille femme qui vivait de la charité
publique et des quelques œufs que
pondait une bonne poule qui s'appelait
Tigrette.



Placide, qui connaissait la vieille, voulut,
lui aussi, apporter son tribut charitable.

Placide savait que certaines poules
vagabondes pondaient dans l'herbe des
prairies.



Ces œufs abandonnés au hasard, le bon chien résolut de les récolter.



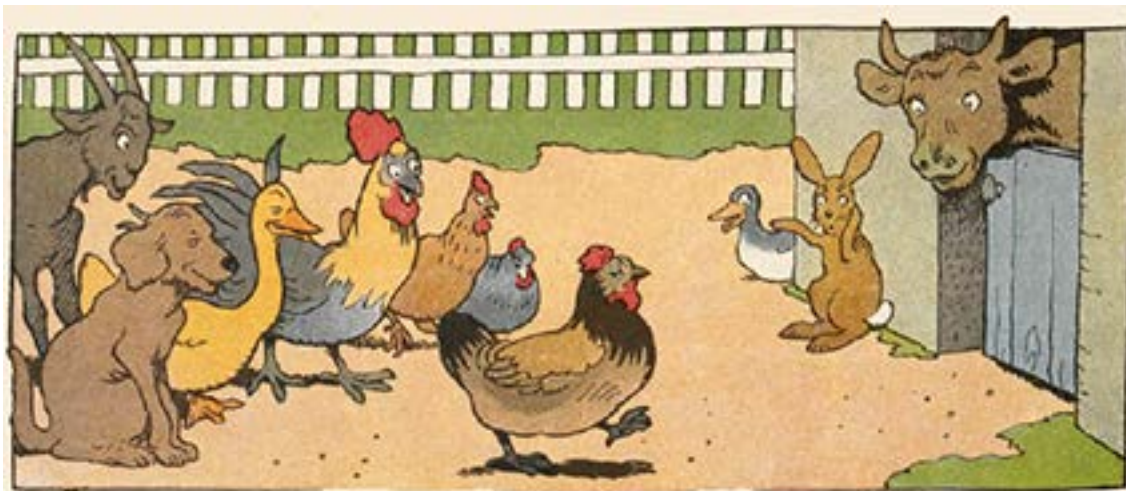
Il en fit une moisson journalière qu'il alla déposer secrètement dans le poulailler de Tigrette.



Ce qui fit que, tous les matins, la vieille trouvait une douzaine d'œufs dans le nid de sa poule.

Une fortune pour la pauvre femme qui se mit à vendre une partie de ses œufs au marché et à en faire couvrir un certain nombre.

Elle se trouva bientôt propriétaire d'une magnifique basse-cour.



Si la vieille fut étonnée, Tigrette ne le fut pas moins.

Le bruit de la fécondité de Tigrette se répandit dans tout le pays.

La poule fut proclamée la meilleure pondeuse du département.

- Douze œufs par jour, pensez donc !...

Et voilà comme on écrit l'histoire.



La ferme du Moulin Doré était gardée par un bouledogue féroce.

La méchanceté de l'animal s'exerçait surtout sur le dos des humbles et des déshérités de la vie.

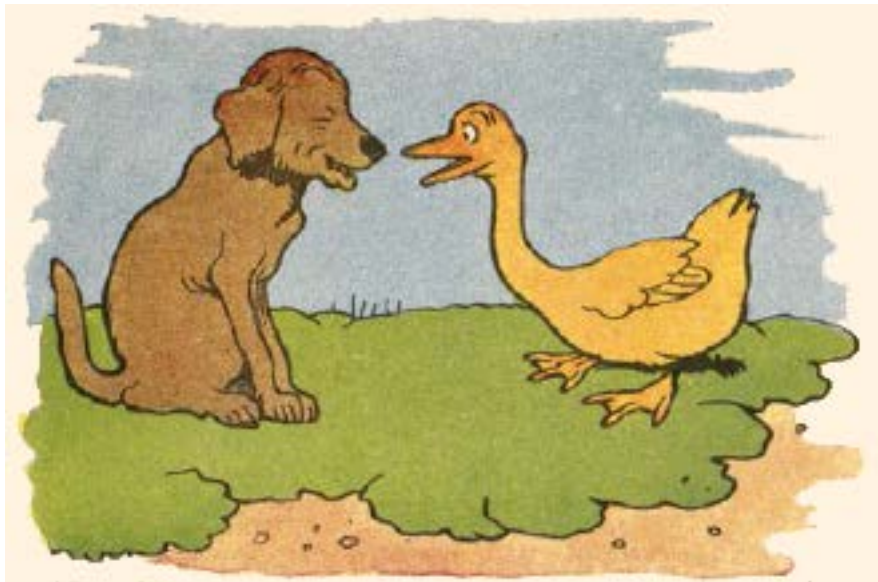
Tous les malheureux qui s'approchaient de la ferme pour solliciter un morceau de pain étaient mis en fuite par l'impitoyable gardien qu'on appelait Grognard.

Grognard avait la conscience chargée de crimes.



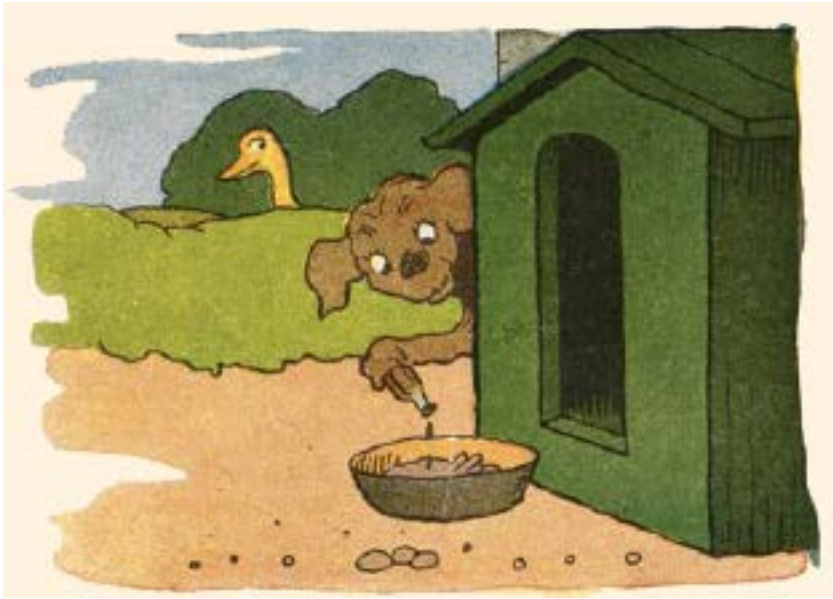
Il cassait les reins à tous les chats qu'il rencontrait, dévorait des lapins, piétinait des poussins et des canetons.

Bref, c'était un monstre, un épouvantail, un fléau !



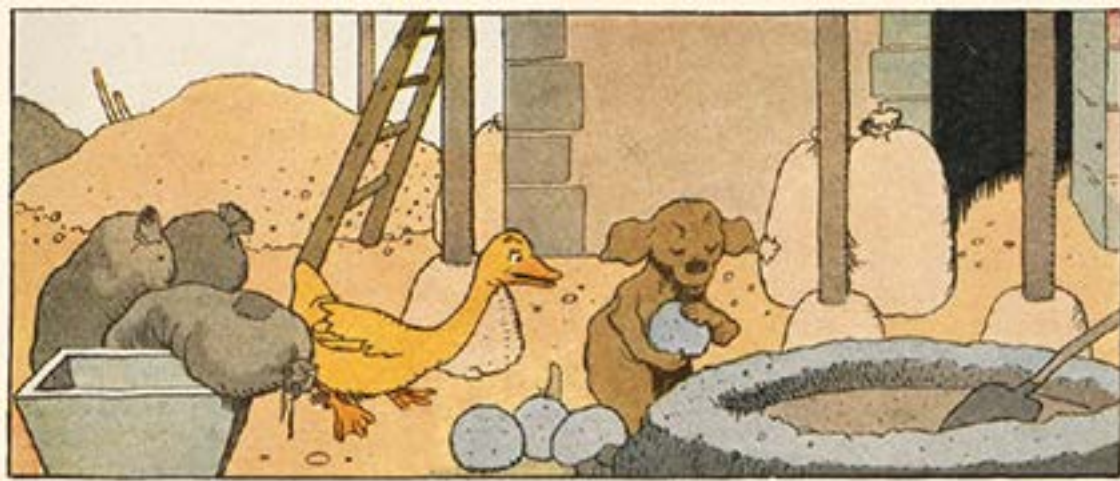
- Il faut punir Grognard, dit un jour Gédéon.

- C'est mon avis, répondit Placide.



Placide trouva sur un tas d'ordure une
bouteille de pharmacie qui avait contenu
de l'opium.

Au fond du récipient, il en restait
quelques gouttes qu'il versa dans la pâtée
de Grognard pendant que celui-ci reposait
au fond de sa niche.



Ceci fait, le chien dirigea son ami vers le
chantier d'une maison en construction.

Dans un coin s'étalait un bassin rempli de
ciment en mortier.



Placide confectionna avec ses pattes
quatre grosses boules de ciment.

Puis aidé de Gédéon il les chargea sur
une petite brouette et s'écria :

- En route pour la ferme du Moulin-Doré.

- Qu'y ferons-nous, mon vieux ? demanda
Gédéon.

- Tu vas le voir, répondit Placide.



À quelques pas de la ferme on rencontra
Grognard endormi au pied d'un arbre.

- Ne fais pas de bruit Placide tu vas le
réveiller, dit le Canard.

- Pas de danger, Gédéon, répondit le
chien.

Et le chien savant vida ses boulettes de
ciment aux pieds de Grognard.



Gédéon regardait la scène d'un air plus ahuri qu'étonné à quelle singulière besogne se livrait son ami.

Il enfermait les pattes du bouledogue endormi dans les boules de ciment.

- Allons-nous-en, Gédéon, dit le chien savant quand sa besogne fut terminée.

- Quand Grognard se réveillera, le ciment refroidi sera dur comme de la pierre, jamais un être humain n'aura été aussi solidement chaussé !



- J'ai compris, dit Gédéon, mais tout de même je suis étonné que Grognard ne se soit pas réveillé.

Gédéon et Placide, dissimulés derrière un talus, assistèrent au réveil du bouledogue.

Quand celui ci se vit chaussé de pierre, il poussa de sourdes exclamations et se demanda s'il était bien réveillé.



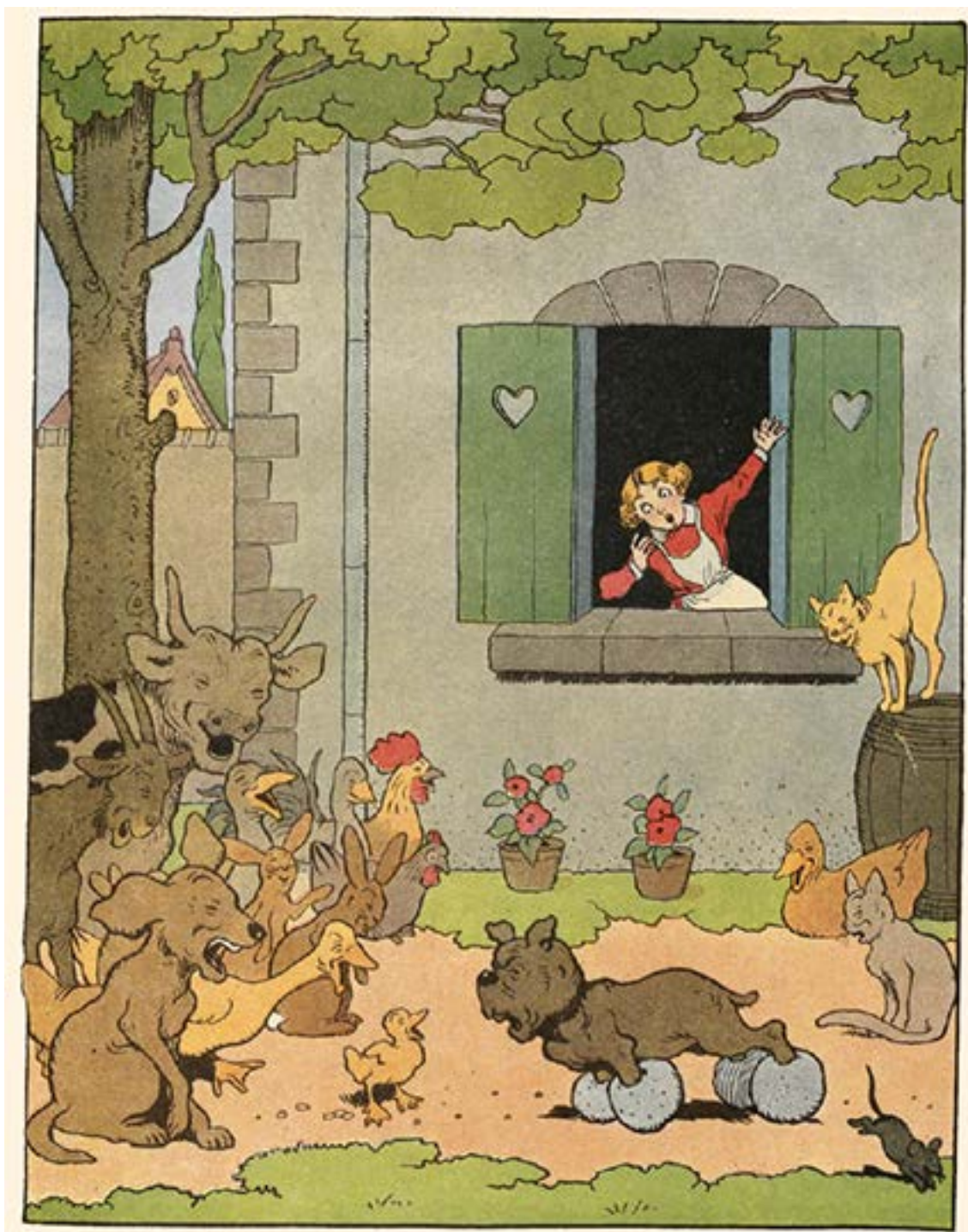


- J'ai entendu parler de chaussures sportives d'entraînement pensa le chien, j'en ai peut-être été nanti par mes maîtres pendant mon sommeil !

- Ils auraient pu en choisir de moins lourdes, poursuivit-il.



Enfin, son naturel reprenant le dessus, il montra les dents, jura, cria et tempêta.



Mais rien n'y fit, ses pattes restaient clouées au sol et le moindre de ses mouvements lui arrachait un cri de douleur.

Péniblement, il traîna ses quatre boulets jusqu'à la ferme où il fut accueilli par des clameurs de joie irrévérencieuse.

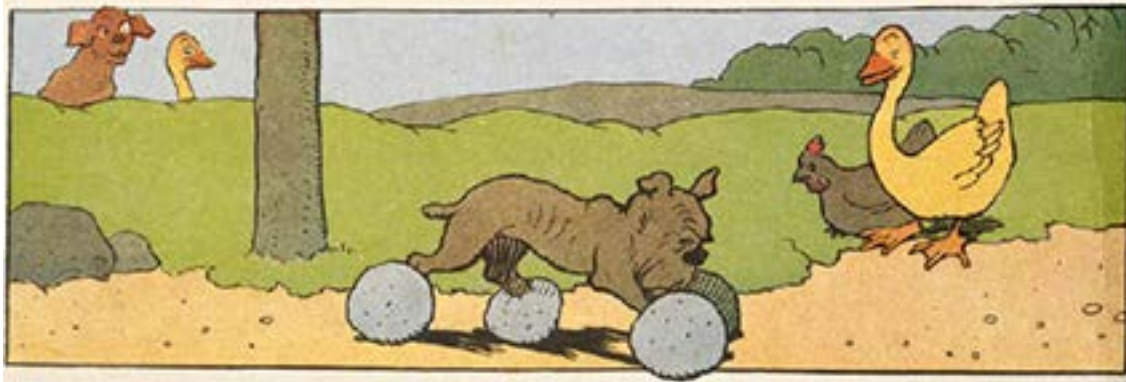
C'est que toute la basse-cour avait été mise au courant de l'aventure par Placide, et la joie de tous était grande, car tous avaient à se plaindre des brutalités de Grognard.



Rendu furieux, Grognard fit tant bien que mal demi-tour, et regagna la campagne pour se soustraire aux quolibets de ses compagnons de basse-cour.

Au bout d'une heure de marche, le bouledogue pensa devenir fou.

Et il le serait devenu en effet si Gédéon n'avait eu pitié de lui.



Il conseilla au chien de garde d'aller
trouver le charron qui, avec un marteau,
le délivrerait de ses boulets.

Grognard reprit en geignant le chemin
du village et se rendit chez Boursier, le
charron.



Celui-ci avec un marteau, le débarrassa
de ses chaussures de ciment, mais à
quel prix : de temps à autre un coup de
marteau maladroit tombait sur une patte
de Grognard qui poussait un hurlement
formidable.



Depuis ce jour, le bouledogue a les pieds d'une sensibilité extrême, aussi préfère-t-il rester dans sa niche que de faire la chasse aux importuns.

Il accepte même assez philosophiquement les incursions que font dans sa pâtée certains chiens vagabonds, faméliques et affamés.

En guise d'épilogue à ce haut fait, Placide et Gédéon esquissèrent joyeusement le pas du « Bouledogue encimenté » !